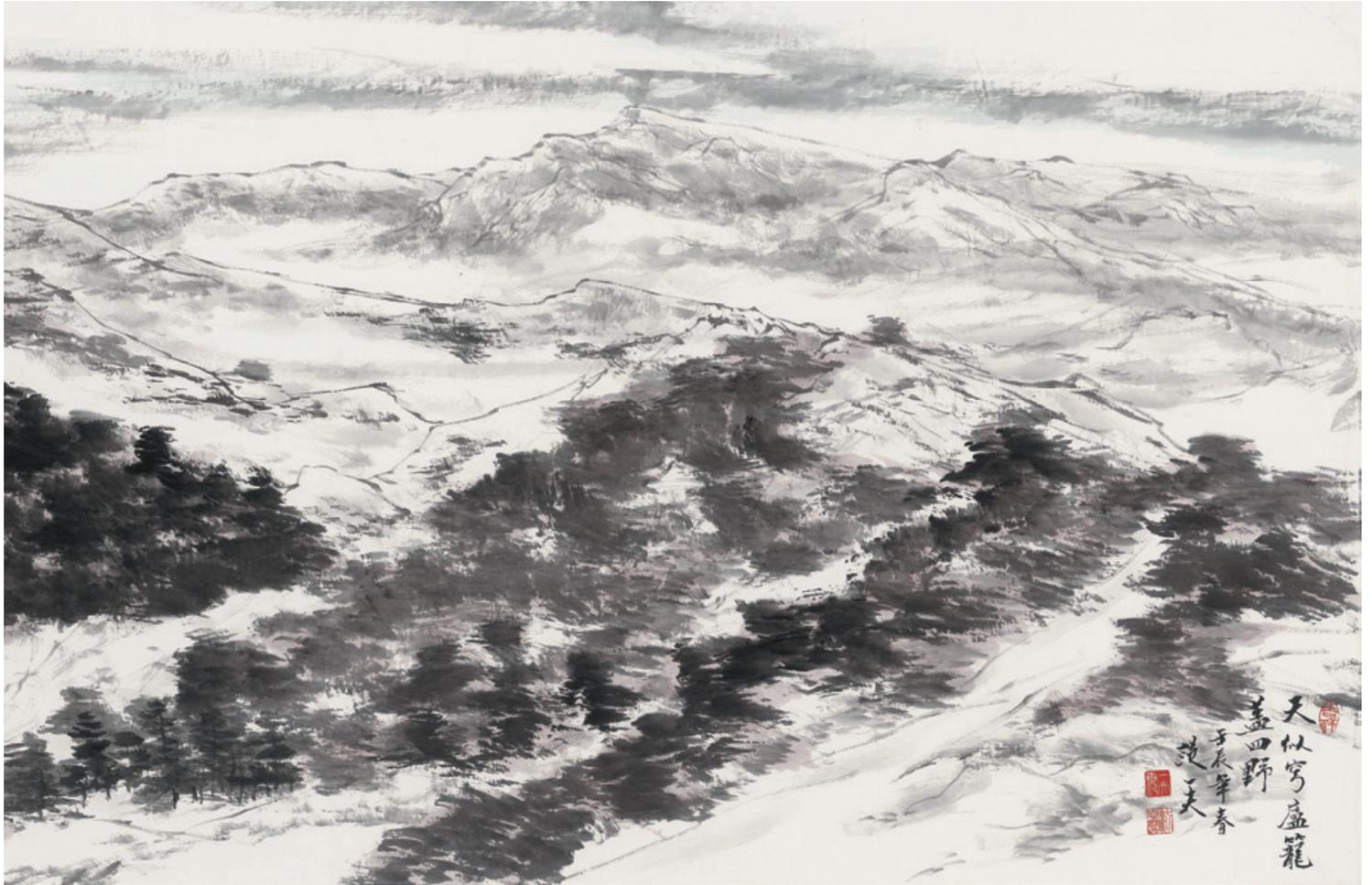


FAN YIFU. SUR LA LÉGÈRETÉ DE LA COULEUR

Rupture et continuité, deux termes parfois antithétiques, souvent nécessairement complémentaires. À partir de cette dualité, somme toute peu dérangeante, l'œuvre de Fan Yifu, peintre et calligraphe, devient un excellent parcours dans les liens entre le paysage et le signe, mais aussi dans l'impact qui demeure fort et insaisissable entre ce qu'est censée être une œuvre monochrome si l'on exclut de la couleur son reflet, les jeux des ombres et des lumières, en quelque sorte, ces frémissements impalpables qui donnent vie à la Nature et à l'œuvre.

PAR CHRISTOPHE COMENTALE



Dans le sillage du peintre et calligraphe Fan Zeng, son fils, Fan Yifu, né en 1963 à Pékin, est aussi un peintre de compositions au lavis. À l'écoute de ses maîtres éminents, Fan Yifu est parvenu à une excellente maîtrise de la peinture traditionnelle de paysage. C'est à partir de 1991 qu'il passe le plus clair de son temps à Paris et s'attache à la composition et à la facture large. Avec l'ouverture de la galerie Sinitude, Fan Yifu et son épouse Wang Wenli visent à encourager une approche multiforme de la culture chinoise et de son raffinement. Les meubles classiques, l'art du thé avec la production de théières par des créateurs, les objets du lettré comme le pinceau ou la pierre à encre, autant d'événements qui alternent avec des expositions de peinture.

Fan Yifu. *Le champ de neige s'étend sous le Ciel*.
2012, encre et couleurs sur papier Xuan, 69 x 209 cm.

Celles, notamment, qui ont lieu en 2004 et en 2006 présentent des peintures au lavis d'encre à rehauts légers sur papier. Elles mettent d'emblée, l'accent sur le rapport entre paysage et macrocosme. Une sagesse, une plénitude pèsent sur toutes ces évocations précisées, enrichies de calligraphies. L'image, le mot forment un binôme parfait, une symbiose totale. Ainsi en va-t-il de ce paysage montagneux accompagné d'une calligraphie de Fan Yifu en quatorze caractères : sept caractères pour la datation de l'œuvre et la signature et sept autres pour le texte qui est le suivant :

« *Le matin, je quitte la montagne verte,
quelle joie de la retrouver le soir !* »

La structure de l'œuvre permet une approche en perspective montante dont la progression est ralentie par l'aspect sinueux des chemins d'accès aux hauteurs et également par les jeux de pleins et de vides qui se répartissent sur les points latéraux de l'œuvre.



Au centre, un bouquet formé de trois troncs de pins rappelle les lignes de force des compositions plutôt tranquilles, voire presque empreintes d'un retrait à la dynamique excessive du monde, une approche qui renvoie aux structures de Ni Zan (1301-1374), peintre et calligraphe actif sous la dynastie des Yuan, mais cette réminiscence est effacée par le tronc quasi horizontal d'un quatrième fût en suspension au-dessus du plan d'eau. Les masses noires des aiguilles forment un point de convergence dense pour le regard, un point qui concentre la force visuelle de la composition, la cime des arbres étant le point focal au centre exact de l'œuvre.

Après un premier regard, comme initiatique ou léger, on suit le chemin qui annonce la progression du rouleau et permet de pénétrer dans le paysage. La leçon sous-jacente, qui est donnée avec évidence, tout comme la perception qui se dégage des œuvres sont celles d'une curiosité diffusant l'envie de se mouvoir vers le monde proposé pour construire une nature idéale et forte dans ses essentiels : ciel, terre, éléments complémentaires et secondaires. Et c'est à ce stade que les choses commencent à se compli-

quer : en effet, il va s'agir de regards continus, ascendants, descendants, qui vont se croiser tout au long de ce parcours pour aller vers ces éléments de nature. Ils vont faire remonter à la surface des images oubliées. Il va s'agir de sensations elles aussi très normalement enfouies dans la mémoire, et qui vont ressurgir. Il s'agit alors de la contemplation des formes qui séduisent, des formes qui émeuvent, pour que celui qui se laisse pénétrer d'émotion initie un dialogue vers une autre approche esthétique.

Un paysage entre Est et Ouest

La récente série de paysages français peints au lavis est assez révélatrice de l'universalité du regard de Fan Yifu. C'est, encore et toujours, celui d'un observateur, d'un poète qui oriente la vision du monde qui se déroule devant lui à partir d'une impression, fût-elle fugace, mais qui va restituer ce coin de l'univers qui lui fait face en s'éclipsant à chaque fois devant la magie de ce qui s'est présenté à sa vue. Et c'est là que le poète se révèle aussi un peintre et que le peintre dévoile sa vision unique d'esthète. Dans cet état d'esprit précis, la fidélité au rendu n'est aucunement une question importante, ce qui l'est davantage, ce qui fait l'intérêt de cette série, c'est sa permanence. Ainsi, cette série m'a fait très naturellement penser à une autre de quelque trente-six paysages peints par Shen Yu au début du XVIII^e siècle. Les sites alors décrits le sont en tenant compte d'une diversité qui donne aussi à voir une volonté de voyager. La reprise des paysages en gravure sur cuivre à l'eau-forte par un Italien, Matteo Ripa en Chine au XVIII^e siècle, révèle chez cet Européen une connaissance de la Chine où il réside longtemps autant qu'il garde son œil de personne cultivée, un œil habitué à appréhender le réel sans en exclure les astres, les nuages... Il opère alors déjà une synthèse intéressante, car l'individu y laisse sa marque. C'est exactement ce que l'on retrouve ici, à travers cette série. Que Fan Yifu ait une approche liée à sa culture chinoise, à sa connaissance de l'art japonais, n'empêche nullement que lorsqu'il réside près des côtes découpées de l'Armor, le paysage s'impose à lui autant qu'il s'imposait à Ripa en 1713 ! À ceci près que Fan Yifu a fort heureusement conservé sa liberté et sa vision d'homme du XXI^e siècle ! C'est ce qui frappe le spectateur qui initie son voyage lorsqu'il est livré à ces *Côtes* qui libèrent progressivement les criques vers l'horizon que livre la mer ; l'œuvre est traduite en un format carré, autant une feuille d'album dont on s'attend à voir une série élaborée sur un même site qu'une œuvre née à partir d'une étude sur le motif.

Fan Yifu. *Impressions des côtes de l'ouest*.
2011, encre et couleurs sur soie, 69 x 69 cm.
À droite : *Le chemin vers le haut*.
2023, encre et couleurs sur soie, 41 x 66 cm.



Quand Fan Yifu développe le long d'un rouleau en longueur l'impact de tel ou tel paysage d'hiver, c'est toujours avec ce même regard qui contient une immensité. Ainsi en va-t-il de ce paysage entre ciel et cimes qui, le long d'une arête escarpée, révèle des plages d'une blancheur qui se confondent avec l'immatérialité d'un ciel clair. La montagne livre un autre aspect de sa diversité avec ces sommets aux arbres sombres qui restent des points forts, comme rassembleurs de l'intensité, de la vie qui se manifeste sur des lieux où le promeneur insouciant ne verrait qu'une uniformité proche d'une lente monotonie. Là aussi, la narration va de pair avec une pénétration dans ces immensités où la densité presque opaque du végétal s'oppose instantanément à la sécheresse apparente des sols...

Une œuvre est souvent une façon de traduire un thème qui tient également à cœur à plusieurs artistes, ainsi en va-t-il de *L'Excursion de Laozi vers le fond des nuages blancs*, réalisée en 2021 sur papier Xuan, le paysage est dû à Fan Yifu, les personnages sont de Fan Zeng.

Montagnes et sources d'or

Depuis la deuxième décennie du XXI^e siècle, l'artiste continue ses expérimentations sur des supports qui ont attiré son attention, et ce, pour des raisons complémentaires, d'ordre esthétique. Certaines œuvres semblent nées des reflets de ces tonalités vues sous les dynasties passées,

or et soie, apparues sous la dynastie des Shang, des matériaux qui sont vus, d'emblée, comme rares et restés comme tels, ayant connu des développements bien différents. Il n'empêche que ces matériaux tirés des ressources de la nature ont généré des jeux quasi-irrationnels, voire magnétiques, avec la lumière, en particulier au long de l'année, répondant ainsi aux variantes qui apparaissaient et disparaissaient selon les saisons. De l'or rendu ruisselant face au soleil puis passant, avec la venue du crépuscule, à un ton mat, quasiment devenu une patine proche de la tonalité d'un brou de noix. Toutes ces métamorphoses chromatiques induisent des atmosphères uniques sous l'effet des astres. Elles n'ont cessé d'être à l'égal d'un rituel mystérieux, celui face auquel le créateur est oublieux du reste.

Ce connaisseur des papiers orientaux et d'autres supports tels que les différentes qualités de cartons préparés et traités également pour y appliquer des matériaux autres, destinés à la calligraphie, à la peinture au lavis, a ainsi voulu commencer à travailler sa matière sur des papiers et cartons de couleur or, souvent japonais. Cette nouvelle séduction est un substitut splendide et nécessaire à la soie dont, certes, la fascination reste unique en Orient, fût-il Moyen ou Extrême, mais il n'empêche qu'outre sa sensibilité classique, Fan Yifu est aussi un chercheur attiré de façon quasi-irrationnelle par tous les supports qui sont à sa portée. Qu'il soit



hésitant face à des papiers chiffons occidentaux ou à des qualités de feuilles produites au Anhui, il n'en oublie pas pour autant l'exotisme raffiné des papiers japonais. Cette simple diversification des qualités de papiers destinés à recueillir ses odysées, ses périples les plus divers, est en soi déjà une ouverture sur le monde, sur celui de sa culture et sur ces lieux qu'il a parcourus en dirigeant son regard profond et inspiré sur les dix mille choses de l'univers.

Il a ainsi accès à un fond, à un substrat, sur lequel l'approche a la force du noir sur un fond puissant pouvant jouer tout autant en subtilités changeantes. L'effet atteint, la gestuelle et le tracé véritablement calligraphiques s'avèrent une totale pénétration dans ce qu'il convient d'appeler une *nouvelle abstraction*. Pour preuve, une des œuvres en hauteur de Fan Yifu, *Lever de soleil dans des nuées de brume*, représente fort bien cette quintessence des œuvres apparues avec cette nouvelle abstraction : un raffinement qui renvoie autant à cette même énergie de peintres chinois comme Xia Gui (1180-1230) et son long rouleau de *Douze Vues de paysages* (début du XIII^e s.) ou à Zhao Mengfu (1254-1322), traçant d'une encre l'este des *Habitats épars au bord de l'eau* (1302), ou encore à cette *Impression, soleil levant* (1872) de Monet.

Cette courte plongée au fil de décennies de souvenirs, de regards à travers les calligraphies, les peintures de Fan Yifu montre que la richesse des parcours reste une curiosité aiguë du plaisir, le plaisir de se perdre dans l'abondance de la



diversité du monde. Une diversité qui insuffle à son auteur une énergie, une joie de vivre, de voir, d'être partout, comme à ceux qui souhaitent se laisser captiver par les spectacles naturels offerts à qui souhaite y pénétrer. La peinture demeure un parcours actif, une ascension vers une création qui sait renouveler ses axes descriptifs pour le contentement de tous. ■

Les Monts Jaunes, 2023, encre et couleurs sur soie, 66 x 41 cm.

À gauche : *Lever du soleil*, 2023, encre et pigment rouge sur papier doré, 180 x 99 cm.

Fan Yifu en quelques dates

Né en 1963 à Pékin. Vit et travaille à Paris et à Pékin

2023 | Don par l'artiste de vingt tableaux au profit de Malte Liban

2022 | *60+*, Parnassus Museum, Pékin

2019 | *Partout les monts et les vaux*, The Peninsula, Shanghai

2016 | *Les sources intarissables*, Shenzhen Art Museum, Shenzhen

2015 | *Les monts et les eaux*, National Art Museum of China, Pékin

2014 | *Paysages de France à l'encre de Chine*, Mairie du 1^{er} arrondissement, Paris

2013 | *Évasion dans les monts et les eaux*, Mémorial national de Tchang Kaï-chek, Taipei